

Scènes de lecture

De saint Augustin à Proust

Textes choisis et présentés par Aude Volpilhac



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Scènes de lecture

De saint Augustin à Proust

Textes choisis et présentés

par Aude Volpilhac

Enseignante-chercheuse
à l'Université Catholique de Lyon

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019,
pour la préface, le choix des textes,
les notices, le dossier et la présente édition.

Couverture : Picasso, La lecture, 1932
© Succession Picasso, 2019. Collection particulière.
Photo © Christie's / Artothek / LA COLLECTION.

PRÉFACE¹

Pour Joachim et Virgile

« Il y a plus de mystère à lire qu'on ne pense », assure une jeune femme à celui qui s'est introduit chez elle sous la fausse identité de précepteur après en être tombé éperdument amoureux. Le chevalier de Méré rapporte ainsi, dans ses Lettres publiées en 1682, une scène de lecture que lui aurait racontée l'un de ses amis². Le narrateur découvre donc celle qu'il aime dans son cabinet de lecture, deux livres à la main. Ce tableau qui place en son centre une jeune femme, sertie d'accessoires — les livres —, et dans une pose qui en rehausse la beauté, confirme au jeune homme qu'il ne s'est pas trompé. Les deux œuvres, L'Astrée d'Honoré d'Urfé, chef-d'œuvre du roman pastoral, et La Jérusalem délivrée du Tasse, poème épique italien, fonctionnent comme des signes

1. Qu'il me soit permis ici de remercier ceux qui ont encouragé ou relu ce travail, comme ceux qui m'ont suggéré des lectures : Pierre Ponchon, Françoise-Céline Laurent, Pascale Mounier et Marie-Claire Thomine, David Guillaume, Romain Bougard.

2. *Lettres*, 1682, lettre VI, « Lettre à Madame la duchesse de Lesdiguières » (voir p. 211).

et révèlent ainsi le bon goût de la lectrice. De fait, la brève conversation sur la lecture qui s'ensuit annonce les affinités électives entre les deux personnages et contribue à les rapprocher, faisant de cette scène de première rencontre une scène de reconnaissance¹. Au mari, qui se gausse de ce que sa femme a demandé au précepteur s'il savait lire, la jeune femme oppose donc cette réplique qui s'adresse aux deux hommes, et achève ainsi de lier les deux amants. Si, prise littéralement, cette formule, replacée dans son contexte, évoque la pratique orale de la lecture telle qu'on la trouve dans les salons mondains du XVII^e siècle, où l'on lit souvent à voix haute pour un auditoire choisi, elle dit aussi davantage : elle souligne combien l'art de lire des honnêtes gens, sur le modèle des mystères sacrés, est affaire de codes et de valeurs dont certains profanes, à l'instar du fruste mari, sont exclus, faute d'y avoir été initiés ou d'en avoir la compétence ou la capacité naturelle. Il s'agit donc de l'écart qui oppose les bons et les mauvais lecteurs, mais aussi de l'abîme qui sépare le « bien lire » du « mal lire ». Cette formule révèle enfin que la lecture, loin d'être une activité anodine, désarme la raison. Tout au plus celle-ci peut-elle rendre compte de la portion congrue qui lui revient dans ce processus ; mais elle échoue en revanche à expliquer tout ce qui lui échappe quand on lit, et peine à admettre la part du corps, de l'imagination, de la sensibilité, du social et d'autres facteurs encore qui entrent inévitablement en jeu dans l'âme du lecteur.

Les enjeux littéraires d'une telle scène de lecture sont donc nombreux. S'ils sont bien sûr au premier regard d'ordre narratif et, pourrait-on dire,

1. Le jeune homme a déjà vu la jeune femme, mais à son insu.

« scénographique¹ », ils engagent aussi une réflexion sur l'homme et sur la nature humaine en interrogeant la place des livres et de la lecture dans la construction du sujet. Or cette scène de lecture n'est ni unique ni nouvelle dans la littérature ; elle s'inscrit dans l'histoire des représentations littéraires du lecteur qui justifie qu'on lui consacre aujourd'hui cette anthologie. Ce choix de textes permet en effet de mettre au jour un phénomène littéraire qui sourd dès le Moyen Âge, et qui ne cessera de s'affirmer lors des siècles suivants pour culminer au XIX^e siècle : l'avènement du personnage de lecteur (et de lectrice²), dont la présence est plus manifeste encore dans les ouvrages de fiction. L'invention de ce personnage s'accompagne nécessairement de l'objet et de la pratique qui le définissent comme tel : le livre et l'acte de lire. Le livre, loin d'être réduit à un accessoire, acquiert progressivement au cours de cette longue période le statut d'objet dramatique dont le rôle se révèle souvent crucial dans l'intrigue et dans la caractérisation du personnage (qu'elle soit principalement d'ordre psychologique ou sociologique), de même que la lecture est souvent hissée au rang de scène décisive. Nous reviendrons sur les procédés qui constituent la lecture comme telle (un décor, une progression dramatique, une théâtralisation de la lecture elle-même et de ses effets), mais l'on peut d'ores et déjà souligner, pour reprendre une analyse de Jacqueline

1. Sur cette question, je suis largement redevable à l'ouvrage de Joëlle Gleize, *Le Double Miroir. Le livre dans les livres de Stendhal à Proust*, Paris, Hachette, 1992. C'est ici pour moi l'occasion de dire combien je m'en en suis inspirée.

2. Précisons d'emblée que, par lecteur, nous entendons lecteur et lectrice, même s'il sera souvent nécessaire de s'arrêter plus spécifiquement sur le personnage de la lectrice, qui a beaucoup — sinon davantage — intéressé les écrivains du Moyen Âge à nos jours.

Cerquiglini-Toulet, que nous sommes conviés à une véritable « théâtralisation du livre, à sa mise en scène et à sa mise en jeu. Le livre devient un personnage, un acteur¹ ». On assiste à l'apparition simultanée de deux personnages, le lecteur et le livre lui-même, ce dernier étant souvent doté dans ces textes d'une identité propre qui en fait une figure singulière et individualisée. Sont alors décrits avec précision son nom, son apparence physique, au point que sa matérialité peut parfois être l'occasion d'une minutieuse caractérisation, l'objet-livre devenant ainsi, comme chez Nerval, le sujet même de la quête du héros. Ce qui se trouve au cœur du texte, c'est bien la relation, le dialogue, la confrontation entre le livre et son lecteur, car le livre peut s'avérer aussi un ennemi, ou du moins un obstacle à la quête de soi ou de l'autre. La littérature, en se focalisant sur le livre et les lecteurs, est en train d'inventer le discours qui permettra de les décrire — mais aussi, simultanément, de les interroger.

Du Moyen Âge au début du xx^e siècle, c'est donc la lecture elle-même qui accède au rang de motif littéraire, épisode à la fois autonome et indispensable à la trame du récit. Elle constitue à ce titre une véritable scène : d'un point de vue narratologique, elle relève aussi bien du descriptif que du narratif. Formant souvent une pause dans le récit, la scène de lecture est aisément repérable et, tel un morceau de bravoure, pourrait même être détachée de son contexte tant ses contours sont nets. Toutefois, elle n'est jamais gratuite et s'intègre toujours à l'intrigue, qu'elle révèle l'intériorité du personnage ou détermine son action au terme d'un parcours psychologique orienté par une lecture

1. « L'Imaginaire du livre à la fin du Moyen Âge : pratiques de lecture, théorie de l'écriture », *MLN*, vol. 108, n° 4, French Issue, 1993, pp. 680-695, p. 689.

qui favorise l'évolution du personnage. En effet l'acte de lire, une fois mis en fiction, s'apparente très souvent à un tableau. Sa dimension picturale relève d'abord du travail de l'écriture : ancrée dans un espace choisi, elle prend son essor dans un cadre propice au temps long de la lecture, de la rêverie et de la méditation. Ses lieux privilégiés sont le jardin, espace clos et à l'écart, à la végétation maîtrisée et agréable à l'œil, ou encore un paysage naturel tout autant isolé, protégé et ordonné. Mais quelle que soit la nature exacte de ce décor, il s'agit presque toujours d'un espace préservé et composé, un *locus amoenus*, lieu idyllique qui réunit tous les agréments traditionnels. De la même manière, si la scène de lecture se produit en intérieur, qu'il s'agisse du salon du XVII^e siècle, de la bibliothèque de livres élus et chéris, de la chambre privée, l'espace de la lecture demeure un lieu de délices, agrémenté au cours des siècles d'accessoires qui en augmentent le plaisir, à l'instar du sofa et de ses coussins dans les romans libertins du XVIII^e siècle. C'est que la mise en fiction de la lecture, dès le Moyen Âge, met certes en scène l'acte de lire, mais peut-être surtout le plaisir que le lecteur prend à lire. Le plaisir de la lecture, ainsi valorisé, revêt deux significations qui sont en réalité souvent liées. Les écrivains — et particulièrement les romanciers — insistent sur un plaisir inédit à une époque où jouir des livres ne va pas de soi, surtout s'il s'agit de livres profanes qui traitent principalement d'amour. L'enjeu, à cet égard, est aussi de légitimer face à ses détracteurs un nouveau genre, le roman, et une pratique nouvelle, la lecture profane. La lecture est aussi fréquemment identifiée à un plaisir sensible. Loin d'être réduit à un acte purement intellectuel, l'acte de lire est au contraire présenté dans la grande majorité de nos textes comme une activité qui engage profondément le corps et stimule tous les sens. Si les yeux,

*les mains, la bouche sont régulièrement mentionnés, l'émotion du lecteur est souvent traduite par des réactions physiques qui témoignent de l'intensité de sa lecture. L'accent est alors mis sur les effets qu'elle provoque sur l'imagination, faculté qui opère la jonction entre l'esprit et le corps et dont le rôle culmine avec la lecture érotique, déclinée dans toutes ses gammes, de la plus suggestive à la plus pornographique. Parfois coïncident la découverte des plaisirs de l'amour et celle des plaisirs de la lecture, comme Lamartine en fait le récit dans *Graziella*, où l'héroïne, à la lecture de Paul et Virginie, tombe amoureuse du jeune homme qui fait la lecture à voix haute du roman de Bernardin de Saint-Pierre.*

*La dimension picturale de la scène de lecture n'est toutefois pas seulement le résultat d'une somme de procédés littéraires ; elle procède aussi de la conviction que le lecteur (ou, encore une fois, peut-être surtout la lectrice) absorbé dans son livre constitue déjà, par nature, un tableau. Telle est du moins l'interprétation que l'on peut faire de la multitude de portraits de jeunes filles au livre dans l'histoire de la peinture¹, ou encore d'un passage d'un roman de Maupassant, *Fort comme la mort*, dans lequel un peintre, frappé par l'image d'une jeune fille en train de lire dans un jardin public, souhaite en faire un tableau².*

1. *La Liseuse* de Fragonard est le plus célèbre, mais les exemples sont nombreux. Voir, à ce sujet, F. Nies, *Imagerie de la lecture : exploration d'un patrimoine millénaire de l'Occident*, Paris, PUF, 1995. Voir également le cahier d'images au centre de ce livre.

2. Maupassant, *Fort comme la mort*, première partie, chapitre III : « Ils approchaient du lac où deux cygnes et six canards flottaient doucement, aussi propres et calmes que des oiseaux de porcelaine et ils passèrent devant une jeune femme assise sur une chaise, un livre ouvert sur les genoux, les yeux levés devant elle, l'âme envolée dans une songerie.

Ce tableau littéraire, loin de se réduire à sa seule dimension descriptive, constitue aussi un épisode dramatique dont les enjeux narratifs sont cruciaux. À ce titre, la scène de lecture contribue pleinement à la fabrique du personnage. L'évocation de sa bibliothèque et de l'usage qu'il en fait renvoie à la technique du portrait et permet d'approfondir les caractéristiques de son intériorité. Le livre, en donnant un certain nombre d'informations sur son lecteur, fonctionne comme un signe qui permet de situer le personnage : son tempérament, sa formation intellectuelle, son appartenance sociale comme ses désirs sont réfléchis par les livres qu'il a choisis et par la manière dont il réagit à leur lecture. De tels signes, le Valmont des Liaisons dangereuses sait parfaitement les interpréter. Afin de déchiffrer le cœur de sa proie, la présidente de Tourvel, il demande à son espion de lui rendre compte de son humeur, de ses habitudes, de son comportement : « Il

Elle ne bougeait pas plus qu'une figure de cire. Laide, humble, vêtue en fille modeste qui ne songe point à plaire, une institutrice peut-être, elle était partie pour le Rêve emportée par une phrase ou par un mot qui avait ensorcelé son cœur. Elle continuait, sans doute, selon la poussée de ses espérances, l'aventure commencée dans le livre.

Bertin s'arrêta, surpris :

“C'est beau, dit-il, de s'en aller comme ça.”

Ils avaient passé devant elle. Ils retournèrent et revinrent encore sans qu'elle les aperçût, tant elle suivait de toute son attention le vol lointain de sa pensée.

Le peintre dit à Annette :

“Dis donc, petite ! est-ce que ça t'ennuierait de me poser une figure, une fois ou deux ?

— Mais non, au contraire !

— Regarde bien cette demoiselle qui se promène dans l'idéal.

— Là, sur cette chaise ?

— Oui. Et bien ! tu t'assoiras aussi sur une chaise, tu ouvriras un livre sur tes genoux et tu tâcheras de faire comme elle. As-tu quelquefois rêvé tout éveillée ?” »

faut que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe chez Mme de Tourvel : de sa santé ; si elle dort ; si elle est triste ou gaie ; si elle sort souvent, et chez qui elle va ; si elle reçoit du monde chez elle, et qui y vient ; à quoi elle passe son temps ; si elle a de l'humeur avec ses femmes, particulièrement avec celle qu'elle avait amenée ici ; ce qu'elle fait, quand elle est seule ; si quand elle lit, elle lit de suite, ou si elle interrompt sa lecture pour rêver ; de même quand elle écrit¹. » De fait, la manière de lire de la Présidente révélera son trouble intérieur et le dilemme qui l'habite, car elle cherche des réponses à ses tourments dans la littérature spirituelle et la littérature profane. L'espion en rend compte : « Mme la Présidente est allée l'après-midi dans la bibliothèque, et elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir : mais Mlle Julie assure qu'elle n'a pas lu dedans un quart d'heure dans toute la journée, et qu'elle n'a fait que lire cette lettre, rêver et être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que Monsieur serait bien aise de savoir quels sont ces livres-là, et que Mlle Julie ne le savait pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la bibliothèque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vide que pour deux livres : l'un est le second volume des Pensées chrétiennes ; et l'autre, le premier d'un livre, qui a pour titre Clarisse². » Peut-on mieux représenter la tentation et la peur de l'amour qu'avec ce roman épistolaire où Richardson narre les malheurs d'une jeune fille vertueuse prisonnière d'un séducteur du nom de Lovelace, où la Présidente pourrait lire son propre destin ? Pratiquée en marge du monde, la lecture, souvent intime et solitaire, favorise l'introspection ainsi que la quête de soi

1. III^e partie, lettre CI, « Le vicomte de Valmont à Azolan, son chasseur ». Nous soulignons.

2. III^e partie, lettre CVII, « Azolan au vicomte de Valmont ».

et participe ainsi à la constitution du for intérieur. C'est la raison pour laquelle le motif de la spéculativité est si présent dans les scènes de lecture : le livre fonctionne comme un miroir qui, parfois de manière presque surnaturelle ou providentielle, reflète parfaitement la situation du lecteur et lui révèle ce qu'il ne parvenait pas à voir. La scène de lecture s'avère donc souvent déterminante dans le parcours psychologique, moral ou spirituel du personnage-lecteur et constitue en cela un épisode narratif majeur. On la trouve donc souvent à l'incipit des romans, où elle prend l'allure d'une scène de révélation, de métamorphose, ou encore de conversion, à l'instar de celle des Confessions d'Augustin.

Mais la lecture relève également d'une pratique sociale, et elle peut être collective. Car elle est aussi publique : bien avant de relever de l'ordre du privé, de la solitude et de l'intime, la lecture a été partagée dans les salons, les ruelles, les jardins, et constituait un élément majeur de la sociabilité. Ces deux aspects ne sont pas toujours exclusifs, et certains textes explorent l'imbrication de l'intime et du social qu'exacerbe la lecture, quand par exemple certains lecteurs, aguerris aux codes de la lecture de leur temps, jouent avec eux, voire les transgressent. Les conditions de lecture sont alors sensiblement modifiées : le lecteur prend en charge le texte à voix haute à destination d'un auditoire, tandis que le public se fait juge et commente diversement le livre, qui peut tout aussi bien susciter des désaccords que mettre au jour les affinités électives entre de futurs amants dont le rapprochement est accéléré par le partage d'une émotion identique. Dans tous les cas, c'est la frontière entre l'écrit et l'oral qui s'estompe : la lecture vocalise le texte écrit et le prolonge par la conversation, voire la relation amoureuse.

Si les manières de lire sont infinies, se cristallise progressivement au cours de la période choisie, dans le dialogue intertextuel que les œuvres nouent entre elles, un véritable topos constitué de traits fixes en même temps que s'élabore un langage littéraire propre à la description et à l'exploration de la lecture. Derrière l'immense variété des mots de la lecture, on peut néanmoins repérer un certain nombre d'images dominantes qui en structurent la représentation à travers les âges. La lecture est par exemple souvent comparée à un dialogue, qu'il s'agisse de s'entretenir avec les Anciens en lisant leurs livres, ou parfois de leur répondre en prenant soi-même la plume à leur suite — lecture et écriture s'associant naturellement pour nier le temps. Dans cette perspective, ce sont les frontières entre l'oral et l'écrit qui se brouillent à nouveau, et peut-être plus encore quand il s'agit de la lecture religieuse, où par la Bible, c'est Dieu qui parle au lecteur, tandis que ce dernier lui répond par la prière.

De même, la lecture est souvent assimilée à un voyage. Lire s'apparente à une forme de pérégrination — on parcourt un livre à un rythme plus ou moins rapide —, dans un mouvement centrifuge et/ou centripète : le lecteur oublie alors tout ce qui l'entoure pour mieux se plonger en lui-même ou au contraire s'immerger dans l'univers du livre, mais peut-être aussi pour mieux se retrouver. Les images de l'errance, du vagabondage voire de l'immersion s'organisent ainsi selon un système de valeurs assez net, selon que l'on considère que le lecteur se perd dans ses livres, ou au contraire se retrouve. Mais si la lecture est souvent apparentée métaphoriquement à un voyage à travers l'espace et à travers le temps, cet usage des livres se voit aussi fréquemment condamné par ceux qui recommandent de faire l'essai de soi et du monde en se confrontant au réel et non à ses représentations

fausses et idéalisées¹. Aussi opposent-ils aux livres de la bibliothèque le seul véritable livre qui mérite d'être lu, le livre de la nature, surtout si l'on pense qu'il a été écrit de la main de Dieu.

Autre réseau métaphorique majeur : l'identification des nourritures terrestres et des nourritures spirituelles. Cette comparaison est ancienne : on la trouve déjà dans l'Antiquité, puis sous la plume des humanistes, qui revivifient l'image ancienne de l'innutritio, procédé par lequel on assimile le contenu d'un livre pour le faire sien. Cette image relève en réalité d'un discours prescriptif qui recommande de s'approprier le contenu du livre en le mâchant lentement. La ruminatio est aussi la clé de voûte de la lecture spirituelle des textes saints prônée par l'Église : le moine comme le croyant doivent lentement manger, absorber l'Écriture sainte, pour mieux s'en nourrir. Dans un second temps, la lecture se prolonge naturellement par

1. Dans cette perspective, pourquoi ne pas voir dans le poème de Rimbaud intitulé « Les assis » (*Poésies*), au-delà de la satire de la rigidité des fonctionnaires, la caricature du lecteur de bibliothèque, enfermé dans ses livres et dans son érudition, coupé du réel, véritable repoussoir du poète aventurier parcourant le monde ?

« Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs ;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud. »

la méditation et la prière dans le dialogue que le lecteur engage avec Dieu. De même, l'image de l'abeille qui butine pour faire son miel est récurrente chez les pédagogues qui, dès le XVI^e siècle, préconisent d'absorber, d'ingérer, d'assimiler la pensée d'autrui en la comprenant, l'examinant, la passant au crible de la raison et du jugement pour enrichir sa réflexion personnelle. Bien lire est donc une question de rythme et de tempo (on ne lit bien que lentement), de quantité (à la boulimie de lecture et aux excès de l'indigestion, il faut préférer une diététique des livres), mais aussi d'effort intellectuel, avec l'examen de la raison et la formation du jugement personnel. Ce processus d'autonomisation et d'appropriation de la pensée est un leitmotiv des conseils de lecture que l'on trouve dès l'Antiquité, et qui sera inlassablement répété à partir du XVI^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle. Il révèle combien l'acte de lire fut longtemps considéré comme ambivalent : à l'instar de l'écriture, définie par Platon dans le *Phèdre* comme un *pharmakon* — un poison et un remède à la fois —, la lecture peut être bénéfique ou maléfique, en fonction de l'usage qu'on fait des livres. Ce qui fonde la valeur d'une œuvre, c'est donc la qualité de la lecture. Une « bonne » lecture peut prémunir le lecteur du « venin » (autre image récurrente) des « mauvais livres », de même qu'une « mauvaise » lecture peut pervertir tout ouvrage de qualité. En effet, les métaphores pathologiques et nosologiques qui suggèrent que les dangers de la lecture sont de l'ordre d'une maladie contagieuse que l'on contracte sans s'en rendre compte sont légion. Si lire peut nuire à la santé, comme le montre la figure de la lectrice aliénée et dépossédée d'elle-même, se nourrir de livres peut aussi favoriser la formation de soi et la construction du sujet. L'enjeu est de taille : c'est du processus de subjectivation qu'il s'agit. Dans tous les cas, quelle

que soit la terminologie choisie par les auteurs, les mots de la lecture s'organisent selon le principe d'une axiologie ; le vocabulaire est toujours porteur d'une réflexion morale et éthique sur la valeur de la lecture et sur la formation du sujet : nombreuses sont les scènes de lecture qui révèlent au personnage ce qu'il est, ou qui le transforment irrémédiablement. Le livre participe ainsi à une véritable herméneutique de soi qui accélère le processus de connaissance de soi-même et de découverte de sa propre intériorité.

Cet enjeu est visible dans la manière dont, à partir du modèle du lecteur absorbé dans son livre, se décline un large éventail de postures de lecture qui vont de la rêverie à la réflexion intellectuelle en passant par la méditation, qui peut s'exacerber en une forme philosophique, spirituelle, voire religieuse. Sur ce canevas s'opposent en apparence deux usages des livres : au modèle savant et érudit du lecteur professionnel répond la lecture de divertissement. Cependant, contre toute attente, ces deux pratiques se ressemblent par bien des aspects, car le savant comme la lectrice de romans sont victimes de leur curiosité, même si la valeur négative de la libido sciendi, le désir de savoir condamné par la religion chrétienne, va s'inverser au cours des siècles. De même, ils ont en partage une pratique boulimique et intempérante des livres, et ils sont tous deux tellement absorbés par leurs livres qu'ils sont capables d'oublier le monde qui les entoure, ou même de tomber malades.

Ces antagonismes de surface laissent donc affleurer des affinités frappantes, tandis que la véritable frontière passe en réalité entre le bon et le mauvais lecteur. En effet, la dimension axiologique des représentations littéraires du lecteur dépasse la typologie, tant sont nombreux les personnages de piètres lecteurs. La multiplication de cette figure négative permet

d'interroger les effets de la lecture tout en dessinant, en creux, les contours d'un lecteur idéal. Les raisons pour lesquelles un personnage lit mal sont multiples : son incompetence peut être d'ordre intellectuel, mais également moral ou social, quand la lecture déroge aux valeurs d'une époque, à l'instar de la femme savante du XVII^e siècle. Pour autant, il n'est pas toujours strictement responsable de sa faiblesse, qui se révèle parfois être l'effet d'une mauvaise éducation, ou de son milieu d'origine ou d'appartenance.

Le cas limite permettant d'explorer l'ambivalence de la lecture est celui du lecteur qui ne lit pas ; personnage paradoxal et contradictoire, il est pourtant très représenté dans nos textes et se décline sous des formes variées, qu'il s'agisse du bibliomane de La Bruyère ou de celui de Huysmans, des Esseintes, qui ont fait de leur bibliothèque un cabinet de curiosités plus qu'un cabinet de lecture. C'est aussi le cas des lecteurs chicaneurs ou partisans caricaturés dans Les Provinciales de Pascal, tel le personnage du jésuite, ou, dans Les Caractères, les mondains qui préfèrent leurs propres œuvres ou celles de leur coterie aux livres qu'ils prétendent avoir lus honnêtement. Mais la littérature se remet elle-même en question en élaborant la figure du lecteur qui a lu, mais qui ne lit plus. Le dégoût des livres, chez de grands lecteurs avérés, est en effet un thème récurrent. On le trouve déjà chez Descartes, mettant en scène sa rupture avec les méthodes de lecture scolaires de son époque, mais aussi chez Prévost d'Exiles, et chez des auteurs romantiques comme Musset, dans La Confession d'un enfant du siècle, ou Goethe. Werther par exemple rappelle à plusieurs reprises son dégoût des livres, tout en ne cessant de garder auprès de lui Homère, puis Ossian, car seuls quelques livres élus peuvent convenir à une âme d'exception. En outre, l'aversion qu'éprouve le personnage à l'encontre des livres est le signe de son

originalité et de sa marginalité¹. Dans tous les cas, ce rejet révèle la crise que traverse le héros.

Mais le pire lecteur est sans aucun doute la femme. Depuis le XVII^e siècle, la lectrice est majoritairement représentée de manière négative, incarnant à elle seule tous les défauts de la lecture. Si Emma Bovary en est l'icône, ce personnage de lectrice à l'âme pervertie par des lectures romanesques est une figure paradigmatique dont les traits se sont fixés dès l'âge classique ; l'héroïne de Flaubert en hérite, et le bovarysme peut aussi se comprendre comme une variante féminine du donquichottisme qui a marqué la réflexion sur la lecture romanesque dès le début du Grand Siècle. L'anthropologie qui sous-tend cette peinture du désir féminin de la lecture est à cette époque, bien sûr, religieuse. Cette curiosité insatiable pour les livres — on pourrait parler à ce titre de « libido legendi », sorte de compulsion de lecture — est décrite à partir de l'analyse formulée par saint Augustin des passions structurelles de l'homme depuis la Chute (la libido sciendi, la libido dominandi et la libido sentiendi) et réactualisée au XVII^e siècle. On ne compte plus pendant cette période les personnages de lectrices devenues folles d'avoir lu trop de romans, et dont la « folie par identification romanesque », selon l'expression de Michel Foucault²,

1. Dès la lettre du 13 mai, Werther écrit à son ami : « Tu me demandes si tu dois m'envoyer des livres ? ... Au nom du ciel, mon ami, ne les laisse pas approcher de moi ! » La crise se confirme dans la lettre datée du 22 août : « Que je suis à plaindre, Wilhelm ! j'ai perdu tout ressort, et je suis tombé dans un abattement qui ne m'empêche pas d'être inquiet et agité. Je ne puis rester oisif, et cependant je ne puis rien faire. Je n'ai aucune imagination, aucune sensibilité pour la nature, et les livres m'inspirent du dégoût. » *Les Souffrances du jeune Werther*, traduction de Bernard Groethuysen, édition de Pierre Bertaux, Folio classique, 1973.

2. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

est décrite avec force détails cliniques. Certes, le lexique médical et l'identification de la lecture à une maladie contagieuse demeurent souvent conventionnels, voire stéréotypés, et il semble bien que cette pathologie n'ait d'autre réalité que littéraire ; mais quels que soient les mots choisis pour caractériser ce mal, ils décrivent un dérèglement de l'imagination et la défaite de la raison, devenue incapable de contrôler les représentations qui affluent à l'esprit. Il n'en demeure pas moins que cette figure de lectrice malade d'avoir lu trop de romans, et mal, permet d'explorer en profondeur l'acte de lire et d'interroger ses bienfaits comme ses dangers. En effet elle met au jour la question de la compétence du lecteur, c'est-à-dire de sa capacité à bien lire, au moment où l'on s'inquiète des pièges que tend insensiblement la fiction à ceux qui en ignorent les procédés et la nature véritable. C'est l'une des raisons pour lesquelles les scènes de lecture se situent fréquemment à l'orée des romans, car, tout en soulignant, par l'intermédiaire des personnages de mauvais lecteurs, les dangers de la fiction, elles montrent aussi comment s'en prémunir et proposent ainsi une véritable réflexion sur le statut de la fiction et sur le genre romanesque lui-même. De même, la mauvaise lectrice — de romans ou de livres érudits quand elle prétend au statut de femme savante — pose la question de l'accès des femmes à la culture¹ dans une société qui en réserve la plus large part aux hommes, les livres devenant à ce titre un enjeu de pouvoir.

Bien sûr, cette nouvelle figure du personnel dramatique littéraire ainsi que ses attributs et ses scénarios de prédilection vont de pair avec la réalité historique : l'apparition du personnage de lecteur coïncide avec la

1. Voir L. Timmermans, *L'Accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Honoré Champion, 2005.

place de plus en plus grande qu'acquièrent le livre et la lecture dans les pratiques culturelles¹. Mais évaluer la part exacte de la réalité dans l'imaginaire du livre et du lecteur que produit la littérature est une gageure. Au sein de l'univers romanesque, les lecteurs se mirent dans les livres comme en un miroir qui peut aussi être déformant. En outre, la mise en abyme de la relation du lecteur au livre est omniprésente dans les scènes de lecture, et se révèle un procédé littéraire de choix pour impliquer davantage le lecteur réel et favoriser ainsi le processus d'identification. Toutefois, si elle tisse le lien entre le lecteur réel et l'univers de la fiction, elle souligne tout autant l'écart qui les sépare, le personnage littéraire pouvant par exemple incarner un modèle à suivre pour le lecteur réel. Mais les vertiges de la spécularité propre à la mise en abyme permettent aussi de jouer avec le lecteur réel, notamment dans les romans libertins, où ce dernier est placé dans une situation complexe de voyeur dont le désir ne peut qu'être excité par la scène à laquelle il assiste souvent par effraction.

La présence du lecteur et du livre dans la fiction, loin d'être le simple reflet d'un nouvel usage, à la fois privé et public, témoigne donc de nombreuses interrogations sur la fonction et les effets de la lecture. Car le livre et la lecture n'ont pas acquis d'emblée le pouvoir symbolique que nous leur connaissons aujourd'hui (et qu'ils sont peut-être en train de perdre d'ailleurs — mais là n'est pas notre propos), mais, du Moyen Âge au début du XX^e siècle, se joue la valeur qu'on leur attribue. Avec l'ère médiévale s'ouvre un vaste champ des possibles, dont l'éventail se déploie de la condamnation la plus radicale à l'éloge le plus enthousiaste. La « fictionnalisation de la lecture », pour reprendre une formule

1. Nous renvoyons, pour cette vaste question, à la Bibliographie, p. 457.

de Florence Bouchet¹, signifie certes d'abord inventer un discours littéraire capable de décrire et d'appréhender cette pratique nouvelle, comme nous l'avons vu, mais aussi interroger son pouvoir et décider de sa valeur. Si la lecture a longtemps été considérée avec méfiance, l'aura des livres s'est accrue au fil des siècles et le discours inquiet qui a accompagné l'essor du roman notamment, ainsi que le nombre de plus en plus important de lecteurs de toutes classes sociales, s'est fait plus discret. Bien que l'on puisse affirmer que le discours dominant a progressivement légitimé la lecture au cours de l'histoire, il n'en demeure pas moins que le livre lui-même, longtemps fétichisé, a été désacralisé au point d'être ravalé, sous la plume de Balzac et de Flaubert par exemple, au rang d'objet de consommation courante, et ramené ainsi à sa trivialité.

*

Rassembler ces textes révèle donc certains invariants, mais aussi l'historicité des représentations de l'acte de lire dans la littérature. À ce titre, ce recueil adopte une perspective diachronique pour s'organiser avant tout selon la chronologie. Elle permet de mettre au jour l'histoire de ces représentations mais aussi la manière dont les œuvres dialoguent entre elles bien au-delà des frontières génériques, géographiques et temporelles, comme le prouve la présence des échos intertextuels. Ce classement permet de rendre compte de l'évolution de ces représentations dans le temps, et met en lumière, par exemple, le fait que la

1. F. Bouchet, *Le Discours sur la lecture en France aux XIV^e et XV^e siècles : pratiques, poétique, imaginaire*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 209.

lecture n'a pas toujours été une activité solitaire et silencieuse. De même, il remet en cause le lieu commun critique selon lequel la naissance du personnage du lecteur daterait du XIX^e siècle : si les premiers voient le jour dès le Moyen Âge, le XVII^e siècle apparaît comme une période particulièrement féconde. Le Grand Siècle ne cesse en effet de faire l'essai de la lecture et des livres, que la littérature, véritable laboratoire, permet d'explorer sous toutes leurs facettes. Le XVII^e siècle, nous semble-t-il, exacerbe une tension que l'on retrouve dans tout discours sur la lecture du XVI^e au début du XX^e siècle : la reconnaissance d'un nouveau plaisir, celui des livres, s'affronte à l'inquiétude que suscite cette nouvelle pratique, considérée comme néfaste pour le sujet. Nous espérons parvenir à montrer grâce à ce choix de textes que, au cœur de l'imaginaire occidental, le livre a toujours eu une place de choix dans la fabrique de la subjectivité, même si ce rôle n'est pas toujours allé de soi et qu'il a fallu faire taire ceux qui s'inquiétaient des méfaits de la lecture, surtout de celle des romans. Les représentations du lecteur et du livre se modifient au fur et à mesure que changent les mentalités et les conceptions de la lecture.

AUDE VOLPILHAC

Note sur l'édition

Dans notre choix, nous avons privilégié la littérature et majoritairement les œuvres de fiction, sans pour autant nous y restreindre, car la philosophie, l'essai ou l'autobiographie permettent de saisir les relations complexes que le roman entretient avec les autres formes d'écriture. Il aurait été bien sûr impossible de proposer un relevé exhaustif de toutes les scènes de lecture de la littérature depuis le Moyen Âge : aussi avons-nous sélectionné les textes les plus représentatifs, mais également d'autres extraits plus originaux qui, nous semble-t-il, méritent toute notre attention. Le choix s'est majoritairement porté sur la littérature française, mais nous avons intégré les grands textes étrangers qui ont marqué l'histoire de la littérature, et qui, ce faisant, permettent de rendre compte d'un grand nombre d'œuvres du domaine français.

Pour les textes médiévaux en vers, nous avons choisi de donner le texte original en ancien français, ainsi que la traduction en regard. Quand nous l'avons jugé indispensable, nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation des textes de l'âge classique.

Par souci d'allègement, nous n'avons pas indiqué les marques de coupe au début et à la fin des extraits, mais seulement celles pratiquées au milieu d'un texte.

À la fin de chaque texte nous indiquons, quand elle existe, la référence d'une édition moderne facilement consultable.

Les scènes de lecture étant tout aussi fréquentes en peinture qu'en littérature, nous avons choisi d'ajouter à cette anthologie des illustrations. Celles, en couleur, reproduites dans le cahier hors-texte au centre de l'ouvrage, font l'objet d'un commentaire p. 463. Des images en noir et blanc sont mises en regard de certains textes, selon une logique thématique et non pas chronologique : cette confrontation d'époques très éloignées permet de souligner la permanence de certains thèmes. Ceux-ci sont explicités par des surtitres attribués à chaque image (lecture édifiante, consolatrice, absorbante, digérée, inspirante...).

A. V.

SAINT AUGUSTIN

Confessions

(vers 397-400 après Jésus-Christ)

Composées au début du v^e siècle, les Confessions, le livre autobiographique d'Augustin, prolongent son œuvre théologique sous la forme d'une confession à la fois intime et universelle de ses propres égarements. Mais Augustin y décrit également la manière dont il fut gagné par la foi et accéda à la révélation chrétienne. Ce récit chronologique à visée apologétique raconte donc cet itinéraire spirituel où la lecture joue un rôle fondamental dans la constitution de soi comme dans la découverte progressive de la vérité du christianisme. Les scènes de lecture jalonnent ainsi l'autobiographie d'Augustin et sa conversion s'organise à la manière d'un parcours de lectures, réparti en autant d'œuvres bénéfiques ou maléfiques, « convertissantes » (la Bible) ou « égarantes¹ ». Les livres qui scandent ces étapes s'achèvent par l'Écriture sainte, et commencent avec la littérature païenne. C'est ainsi le cas de l'Énéide, car les larmes versées par Augustin, alors enfant, au récit du suicide d'un être de papier, Didon, reine de Carthage délaissée par Énée, le détournent de sa propre misère, mais aussi de l'œuvre de Platon, et l'éloignent de la vérité.

Parmi ces nombreuses scènes, nous en avons retenu deux. La première a été choisie d'abord pour son intérêt historique : elle constitue en effet un jalon essentiel dans l'histoire de la lecture car il s'agit du premier cas répertorié de lecture silencieuse, probablement en 384 après Jésus-Christ. Augustin n'est pas encore converti quand il

**Lecture pieuse**

Atelier de Giulio Campi, *Saint Augustin*.

rejoint Ambroise, l'un des pères de l'Église, alors archevêque de Milan. Ce dernier lit la Bible ou, plus exactement, la rumine, comme le suggère le rapprochement qu'opère l'auteur à deux reprises entre nourriture terrestre et nourriture spirituelle. La ruminatio des textes sacrés est le modèle de lecture méditative qui va s'imposer dans les monastères. Pratique solitaire, elle tient à la fois de la lecture, de la méditation et de la prière, car le livre, même s'il s'agit de la Bible, s'abolit toujours dans l'adresse à Dieu. Ce célèbre portrait d'Ambroise lisant a tout d'un tableau : le saint, lors d'une lecture solitaire, est cependant entouré, contemplé et admiré. Mais Augustin insiste sur le caractère exceptionnel de cette lecture qui n'est pas oralisée : la focalisation se resserre sur deux parties du corps du lecteur, les yeux et la bouche ; mais, contre toute attente, les yeux courent tandis que la bouche demeure immobile. Augustin est particulièrement frappé par l'intense effort intellectuel que requiert la lecture, mais aussi par sa dimension spirituelle : elle nourrit le lecteur, et lui permet de retrouver du temps pour soi et surtout pour Dieu. Lire est en passe de devenir un véritable exercice spirituel.

Le second extrait narre l'épisode fondamental au cours duquel Augustin se convertit définitivement au christianisme lors d'une lecture des Épîtres de Paul. Ce récit, d'une grande intensité dramatique, place l'acte de lire en son centre. De manière miraculeuse, Augustin entend d'abord une voix angélique lui intimer l'ordre de prendre le livre et de le lire. Le passage, pris en apparence au hasard, se révèle en réalité choisi par Dieu. Le livre tout-puissant apparaît comme un véritable miroir du moi qui éclaire le sujet sur lui-même et détermine Augustin à abandonner les plaisirs terrestres. Par la lecture, Augustin fait donc comme si le texte lui était personnellement destiné. La conséquence est immédiate : il est alors touché par la grâce.

LIVRE VI, CHAPITRE III

Je tenais Ambroise¹ pour un homme heureux selon le monde, honoré qu'il était de si hautes prérogatives. Seul son célibat me paraissait plutôt pénible. Mais quelle espérance portait-il en lui ? Quelles luttes devait-il mener contre les tentations inhérentes à sa propre grandeur ? Quelles consolations trouvait-il au sein de l'adversité ? Quelles saveurs d'allégresse s'exhalaient de sa bouche mystérieuse, au fond du cœur, quand elle ruminait ton pain ? Je ne pouvais le conjecturer, ni n'en avais l'expérience. De son côté, lui non plus ne connaissait pas les bouillonnements de mon cœur, ni l'abîme périlleux qui me guettait. Car je ne pouvais pas lui demander ce que je voulais, comme je le voulais : des foules de gens affairés, qu'il aidait dans leurs embarras, m'empêchaient de l'entendre et de lui parler ; et quand il n'était pas en leur compagnie, il consacrait ce bref laps de temps à restaurer son corps par une indispensable nourriture, ou son esprit par la lecture.

Quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, le cœur scrutait le sens, mais sa voix et sa langue se tenaient en repos. Souvent nous étions là : l'entrée n'était interdite à personne, et il n'était pas d'usage de lui annoncer les visiteurs ; et nous l'avons vu lire ainsi, en silence, et jamais autrement. Nous restions assis, longtemps, sans rien dire — qui eût osé importuner un homme aussi absorbé ? —, puis nous nous retirions, l'esprit plein de suppositions : dans ces courts instants de relâche qu'il trouvait pour retremper son âme loin du tumulte des affaires d'autrui, il ne voulait pas se laisser distraire ; ou peut-être se méfiait-il, redoutant qu'un auditeur intéressé et attentif ne le contraignît, devant un passage quelque

peu obscur, à se lancer dans des explications ou discussions assez délicates — d'où beaucoup de temps consacré à cela, aux dépens des lectures projetées ; et, de surcroît, le souci de ménager sa voix, qui se voilait facilement, pouvait être un motif suffisamment légitime pour lire en silence¹. De toute manière, quelle que fût son intention, elle ne pouvait être que bonne chez un homme de sa qualité.

LIVRE VIII, CHAPITRE XII

Quant à moi, j'allai m'étendre, je ne sais plus comment, au pied d'un figuier. Je lâchai les rênes à mes larmes, les flots de mes yeux débordèrent, sacrifice agréable devant toi².

Et je t'ai dit bien des paroles, non pas certes en ces termes, mais en ce sens : *Et toi, Seigneur, jusques à quand*³ ? *Jusques à quand, Seigneur, iras-tu au bout de ton courroux*⁴ ? *Ne garde pas mémoire de nos vieilles iniquités*⁵. Je sentais bien que c'étaient elles qui me retenaient. Je proférais des cris pitoyables : « Encore combien de temps ? Encore combien de temps ? *Demain ! Demain !* Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi ne pas en finir sur l'heure avec ma turpitude ? »

Ce disant, je pleurais dans les plus amers brisements de mon cœur. Et voilà bien que j'entends, de la maison voisine, une voix — jeune garçon ou jeune fille ? je ne sais — chanter à plusieurs reprises : « Prends et lis ! Prends et lis ! » Changeant aussitôt de visage, l'esprit tendu, je me mets à chercher dans mes souvenirs si quelque refrain de ce genre appartient au répertoire habituel des jeux d'enfants. Il ne me revient absolument pas de l'avoir ouï quelque part.

Re foulant l'assaut de mes larmes, je me redressai, interprétant cela comme une injonction divine : tout ce que j'avais à faire, c'était d'ouvrir le livre et de lire le premier chapitre sur lequel mon regard tomberait. Antoine¹ — je venais de l'apprendre —, survenant par hasard lors d'une lecture de l'Évangile, en avait retiré un avertissement comme si c'était pour lui qu'était énoncé ce verset : *Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi*² ; un tel oracle l'avait aussitôt converti à toi.

Je revins donc précipitamment vers l'endroit où était assis Alypius³, là où j'avais posé le livre de l'Apôtre en m'en étant allé tout à l'heure. Je le saisis, je l'ouvris et lus en silence le premier chapitre sur lequel tombèrent mes yeux : *Plus de ripailles ni de beuveries ; plus de luxures ni d'impudicités ; plus de disputes ni de jalousies. Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne vous faites pas les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises*⁴. Je ne voulais pas en lire davantage, ce n'était pas la peine. Aussitôt la phrase terminée, ce fut comme une lumière de sécurité infuse en mon cœur, dissipant toutes les ténèbres du doute.

Intercalant alors le doigt ou je ne sais quelle autre marque, je fermai le livre ; et, le visage maintenant apaisé⁵, j'informai Alypius. Quant à lui, voici comment il m'informa de ce qui s'était passé en lui à mon insu : il demanda à voir ce que j'avais lu ; je le lui montrai ; il regarda le texte plus loin ; j'ignorais la suite qui disait : *Celui qui est faible dans la foi, accueillez-le*⁶. Cette injonction, il la prit pour lui, et m'en informa. Un tel avertissement l'affermir, et, comme ce dessein et ce bon propos s'accordaient parfaitement à son genre de vie — point sur lequel, dans la voie du mieux, il m'avait distancé de loin

depuis longtemps —, il se joignit à moi, sans aucun trouble ni hésitation.

De là, nous allons chez ma mère, nous entrons, nous l'informons : elle se réjouit. Nous lui racontons le déroulement de la scène : elle exulte et triomphe¹. Et elle te bénissait, *toi qui as le pouvoir de réaliser bien au-delà de ce que nous demandons et comprenons*² : elle voyait qu'à mon sujet tu lui avais accordé infiniment plus que ce qu'elle te demandait habituellement dans des gémissements « à fendre l'âme et à faire pleurer ».

Tu me convertis, en effet, à toi, de manière que je ne cherche plus ni épouse, ni rien de ce qu'on attend dans ce siècle. J'étais debout sur la règle de foi, où tu m'avais montré à ma mère tant d'années auparavant. *Tu convertis son deuil en joie*³, une joie bien plus abondante qu'elle ne l'avait souhaitée, une joie bien plus chère et bien plus chaste que celle qu'elle attendait de petits-enfants nés de ma chair.

Œuvres, précédées de *Dialogues philosophiques*, t. I,
sous la direction de Lucien Jerphagnon,
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998.

Histoire des malheurs d'Abélard
adressée à un ami
(début du XII^e siècle)

Dès le XII^e siècle, la passion amoureuse qui unit Abélard et Héloïse a été hissée au rang de véritable mythe. Leur correspondance, rédigée en latin, dont l'authenticité a été parfois remise en question, comprend traditionnellement en guise d'introduction une lettre autobiographique d'Abélard intitulée « Histoire de mes malheurs », dont sont tirés les deux extraits ci-dessous. Dans cette longue confession adressée à un ami resté anonyme, Abélard propose, à partir du modèle rhétorique antique de la *consolatio*, le tableau exemplaire de ses infortunes afin que son destinataire relativise ses propres épreuves.

Abélard est déjà un professeur de très grande renommée et un dialecticien confirmé quand il décide de séduire Héloïse, son élève, jeune fille réputée pour sa beauté, son intelligence et sa culture exceptionnelle pour l'époque. Il parvient sans peine à obtenir de l'oncle d'Héloïse, Fulbert, qu'il s'installe chez lui et devienne le précepteur privé de sa nièce. Très vite, leur relation, d'une intense sensualité, les absorbe à tel point qu'Abélard délaisse son activité d'enseignement pour s'y consacrer entièrement. Une fois leur secret découvert par Fulbert, Abélard fait enlever Héloïse, alors enceinte, et la conduit chez sa sœur où elle accouche d'un fils. Ils se marient secrètement pour apaiser Fulbert — en vain. Abélard enlève une nouvelle fois Héloïse et la mène à l'abbaye des moniales d'Argenteuil. Fulbert, fou de rage, fait châtrer Abélard, dont la mutilation suscite la



Lecture rêveuse

Auguste Bernard d'Agesci,
Dame lisant les « Lettres d'Héloïse et Abélard » (vers 1780).

réaction émue de tout Paris. Sur décision d'Abélard, ils se font tous deux religieux. Mais celui-ci renoue rapidement avec son activité intellectuelle de maître et de théologien, et reconquiert ainsi sa célébrité et, partant, l'hostilité de ses ennemis. Il compose alors un traité sur la trinité (qui deviendra la Théologie du Souverain Bien), l'un des points du dogme de la religion chrétienne les plus controversés. Mais ses adversaires, Albéric et Lotulphe¹, intriguent si bien qu'ils parviennent à réunir un concile dans la ville de Soissons où Abélard doit répondre de l'accusation d'hérésie.

Nos deux extraits semblent fort éloignés au premier regard : le premier évoque les ébats tumultueux des amants tandis que le second raconte le procès intenté au livre d'Abélard sur la trinité divine et dont l'issue fut tragique, Abélard étant contraint de jeter son ouvrage au feu. Pourtant, ces deux événements sont rapprochés par Abélard lui-même qui interprète rétrospectivement ces deux épisodes de sa vie à la lumière de la Providence. Il voit en effet dans les deux cas un geste de Dieu, qui le punit de la luxure par la mutilation, et de son orgueil par la condamnation du livre dont il tirait vanité. Dans les deux scènes, le livre joue un rôle symbolique et dramatique d'importance. Si les livres sont relégués au rang d'accessoire dans la première, c'est, d'une part, pour insister sur la perfidie d'Abélard qui a détourné les livres de leur fonction intellectuelle à des fins de débauche. L'usage des livres est ici perverti, dans la mesure où ils servent davantage d'entremetteurs et, au lieu d'éveiller à la vie de l'esprit, reconduisent à la chair. En outre, cette scène de non-lecture, par la présence des livres délaissés, témoins muets de la turpitude des amants, met l'accent sur les effets néfastes de la passion charnelle qui non seulement détourne le clerc de son activité intellectuelle mais accapare toute son énergie vitale.

Le second volet du diptyque place cette fois-ci le livre en son centre. Toutefois, là encore, sa présence souligne non seulement l'orgueil condamnable de son auteur mais aussi la puissance des intrigues et des rivalités qui sont au cœur des querelles théologiques de l'ère médiévale. De surcroît, l'autodafé final est violent à double titre : non seulement

le livre est brûlé alors que l'accusation d'hérésie n'a pu être prouvée, mais l'auteur est contraint de jeter lui-même son ouvrage au feu. La lecture du livre — l'auteur devenant ici lecteur de lui-même —, bien qu'elle révèle l'évidence et permette d'établir la vérité, demeure pourtant vaine, car elle ne permet en aucun cas de rejeter l'accusation d'hérésie. À ce titre, cet épisode offre un point de vue original sur des pratiques que l'on imagine, à tort, être purement intellectuelles.

LETTRE PREMIÈRE

Il y avait dans la ville même de Paris une jeune fille nommée Héloïse¹, nièce d'un chanoine appelé Fulbert², lequel, dans sa tendresse, n'avait rien négligé pour la pousser dans l'étude de toute science des lettres³. Physiquement, elle n'était pas des plus mal ; par l'étendue du savoir, elle était des plus distinguées. Plus cet avantage de l'instruction est rare chez les femmes, plus il ajoutait d'attrait à cette jeune fille : aussi était-elle déjà en grand renom dans tout le royaume. La voyant donc parée de tous les charmes qui attirent les amants, je pensai qu'il serait agréable de nouer avec elle une liaison amoureuse, et je crus que rien ne serait plus facile. J'avais une telle renommée, une telle grâce de jeunesse et de beauté, que je pensais n'avoir aucun refus à craindre, quelle que fût la femme que j'honorasse de mon amour. Je me persuadai d'ailleurs que la jeune fille répondrait à mes désirs d'autant plus volontiers, qu'elle était instruite et avait le goût de l'instruction ; même séparés, nous pourrions nous rendre présents l'un à l'autre par un échange de lettres et écrire des choses plus hardies que dans nos entretiens ; ainsi se perpétueraient des entretiens délicieux.

Tout enflammé de passion pour cette jeune fille, je cherchai l'occasion de nouer des rapports intimes et journaliers qui la familiariseraient avec moi et l'amèneraient plus aisément à céder. Pour y arriver, j'entrai en relation avec son oncle par l'intermédiaire de quelques-uns de ses amis ; ils l'engagèrent à me prendre dans sa maison, qui était très voisine de mon école¹, moyennant une pension dont il fixerait le prix. J'alléguai pour motif que les soins d'un ménage nuisaient à mes études et m'étaient trop onéreux. Fulbert aimait l'argent et il était très soucieux de faire toujours progresser sa nièce dans la connaissance des lettres. En flattant ces deux passions, j'obtins sans peine son consentement, et j'arrivai à ce que je souhaitais : il se jeta sur l'argent et crut que sa nièce profiterait de mon savoir. Répondant même à mes vœux sur ce point au-delà de toute espérance, et servant lui-même mon amour, il confia Héloïse à ma direction pleine et entière, m'invita à consacrer à son éducation tous les instants de loisir que me laisserait l'école, la nuit comme le jour, et quand je la trouverais en faute, à ne pas craindre de la châtier. Sur ce point je fus absolument stupéfait de sa naïveté : confier ainsi une tendre brebis à un loup affamé ! Me la donner non seulement à instruire, mais à châtier sévèrement, était-ce autre chose que d'offrir toute licence à mes désirs et me fournir, fût-ce contre mon gré, l'occasion de triompher par les menaces et par les coups, si les caresses étaient impuissantes ? Mais deux choses écartaient de l'esprit de Fulbert tout soupçon d'infamie : la tendresse filiale de sa nièce et ma réputation de continence².

Que dire de plus ? Nous fûmes d'abord réunis par le même toit, puis par le cœur. Sous prétexte d'étudier, nous étions donc tout entiers à l'amour ; ces mystérieux entretiens, que l'amour appelait de ses

vœux, les leçons nous en ménageaient l'occasion. Les livres étaient ouverts, mais il se mêlait plus de paroles d'amour que de philosophie, plus de baisers que d'explications ; mes mains revenaient plus souvent à ses seins qu'à nos livres ; nos yeux se cherchaient, réfléchissant l'amour, plus souvent qu'ils ne se portaient sur les textes. Pour mieux éloigner les soupçons, j'allais parfois jusqu'à la frapper, coups donnés par l'amour, non par l'exaspération, par la tendresse, non par la haine, et ces coups dépassaient en douceur tous les baumes. Que vous dirais-je ? dans notre ardeur, nous avons traversé toutes les phases de l'amour ; tout ce que la passion peut imaginer de raffinement insolite, nous l'avons ajouté. Plus ces joies étaient nouvelles pour nous, plus nous les prolongions avec ardeur : nous ne pouvions nous en lasser.

[...]

Dès mon arrivée dans la ville, j'allai trouver le légat, je lui remis mon livre, l'abandonnant à son examen et à son jugement, et me déclarant prêt, soit à amender ma doctrine, soit à faire réparation, si j'avais rien écrit ou dit qui s'écartât des principes de la foi catholique. Le légat m'enjoignit aussitôt de porter le livre à l'archevêque et à mes deux rivaux, me renvoyant au jugement de ceux qui m'accusaient¹ ; en sorte que la parole divine fut ainsi accomplie envers moi : « et nos ennemis sont nos juges² ».

Ceux-ci, après avoir feuilleté et scruté le livre en tous sens, n'y trouvant rien qu'ils osassent produire contre moi à l'audience, ajournèrent à la fin du concile cette condamnation à laquelle ils aspiraient. Pour moi, j'avais employé tous les jours qui avaient précédé le concile à établir publiquement les bases

de la foi catholique dans le sens de mes écrits, et tous mes auditeurs exaltaient avec une admiration sans réserve mes commentaires et leur esprit. Le peuple et le clergé, témoins de ce spectacle, commencèrent à se dire : « Voici maintenant qu'il parle ouvertement, et que personne ne le contredit, et le concile qu'on nous disait réuni principalement contre lui touche à sa fin : est-ce que les juges auraient reconnu que l'erreur est plutôt de leur côté que du sien ? » Et ce langage excitait chaque jour davantage la fureur de mes rivaux.

Un jour, Albéric, dans l'intention de me tendre un piège, vint me trouver avec quelques-uns de ses disciples. Après quelques mots aimables, il me dit qu'il avait remarqué dans mon livre un passage qui l'avait étonné : « Dieu ayant engendré Dieu, et Dieu n'étant qu'un, comment pouvais-je nier que Dieu se fût engendré lui-même ? — Si tu veux, répondis-je aussitôt, c'est une thèse que je vais démontrer rationnellement. — En telle matière, répondit-il, nous ne tenons point compte de la raison humaine et de notre sentiment : nous ne reconnaissons que les paroles de l'autorité. — Eh bien, lui dis-je, tourne le feuillet et tu trouveras l'autorité¹. » Nous avions justement sous la main le livre, qu'il avait pris avec lui. Je me reportai au passage que je connaissais et qui lui avait échappé ou qu'il n'avait pas voulu voir, parce qu'il ne cherchait dans mon livre que ce qui pouvait me nuire². Et la volonté de Dieu fit que je trouvai aussitôt ce que je voulais. C'était la citation d'Augustin sur la Trinité, livre 1^{er}³ : « Celui qui suppose à Dieu la puissance de s'être engendré lui-même se trompe d'autant plus que ce n'est pas à l'égard de Dieu seulement qu'il n'en est pas ainsi, mais à l'égard de toute créature spirituelle ou corporelle : il n'y a absolument rien, en effet, qui s'engendre soi-même. »

À la lecture de cette citation, les disciples d'Albéric, qui étaient là, rougirent de stupéfaction. Quant à lui, cherchant à se retrancher de son mieux : « Le tout, dit-il, est de bien comprendre. — Mais, répliquai-je, cela n'est point une opinion nouvelle, et pour le moment, au surplus, il importe peu, puisque ce sont des paroles que tu demandes, et non un sens. » J'ajoutai que, s'il voulait établir un sens et en appeler à la raison, j'étais prêt à raisonner et à lui démontrer par ses propres paroles qu'il était tombé dans l'hérésie de ceux qui prétendent que le père est à lui-même son propre fils. À ces mots, comme fou de fureur, il s'emporta en menaces, s'écriant que ni mes raisonnements ni mes autorités ne me sauveraient. Et là-dessus il se retira. Le dernier jour du concile, avant l'ouverture de la séance, le légat et l'archevêque eurent avec mes rivaux et quelques autres personnes un long entretien, pour savoir ce qu'on déciderait de moi et de mon livre, qui avait été l'objet principal de la convocation. Et comme ni mes paroles ni l'écrit qu'ils avaient sous les yeux ne leur fournissaient matière à incrimination, il y eut un moment de silence, et mes détracteurs étaient déjà moins hardis, lorsque Geoffroy¹, évêque de Chartres, qui, par sa réputation de sainteté comme par l'importance de son siège, avait la prééminence sur les autres évêques, prit la parole en ces termes : « Vous savez tous, messeigneurs ici présents, que le savoir universel de cet homme et sa supériorité dans toutes les études auxquelles il s'est attaché lui ont fait de nombreux et fidèles partisans ; qu'il a, plus que qui que ce soit, étouffé la renommée de ses maîtres et des nôtres, et que sa vigne, si je puis m'exprimer ainsi, a étendu ses rameaux d'une mer à l'autre. Si vous faites peser sur lui le poids d'une condamnation sans l'avoir entendu, ce que je ne pense pas, sa

condamnation, fût-elle juste, blessera bien des gens, et il s'en trouvera plus d'un qui voudra prendre sa défense, surtout quand nous ne voyons, dans l'écrit incriminé, rien qui ressemble à une attaque ouverte. On dira, selon le mot de Jérôme : "La force qui se montre attire les jaloux, de même que les hautes cimes appellent la foudre¹." Craignez donc que des procédés violents contre cet homme n'aient d'autre résultat que d'accroître sa renommée, et que, par suite de la malveillance publique, l'accusation ne fasse plus de tort aux juges que la sentence à l'accusé. "Car un faux bruit est vite étouffé, dit le même docteur, et la seconde période de la vie prononce sur la première." Mais si vous voulez procéder canoniquement contre lui, que son enseignement ou que son livre soient produits en pleine assemblée, qu'on l'interroge et qu'il lui soit permis de répondre librement, en sorte que, confondu, il en vienne à confesser sa faute, ou bien qu'il soit réduit au silence, suivant le mot du bienheureux Nicodème qui, voulant sauver le Seigneur, disait : "Depuis quand notre loi juge-t-elle un homme sans l'avoir entendu, et sans qu'on ait vérifié ce qu'il a fait² ?" — À ces mots, mes rivaux murmurent et s'écrient : "Ô le sage conseil de vouloir nous faire engager la lutte contre le verbiage d'un homme dont les arguments et les sophismes triompheraient du monde entier !" Certes il était plus difficile d'engager la lutte avec Jésus lui-même, et cependant Nicodème invitait les juges à l'entendre, suivant les règles de la loi. Geoffroy, ne pouvant les amener à sa proposition, essaie d'un autre moyen pour mettre un frein à leur haine ; il déclare que, dans une matière d'une telle gravité, le petit nombre des personnes présentes ne peut suffire, et que la question réclame un examen plus étendu : son avis est donc que mon abbé, qui siégeait, me

ramène dans mon abbaye, c'est-à-dire au monastère de Saint-Denis ; là, on convoquerait un plus grand nombre de docteurs éclairés qui, après mûr examen, statueraient sur le parti à prendre. Le légat approuva cette dernière motion, et après lui tout le monde. Quelques instants après, il se leva pour aller célébrer la messe avant d'entrer au concile, et il me fit transmettre par l'évêque Geoffroy l'autorisation qui m'était accordée de revenir au monastère pour y attendre le résultat de la mesure arrêtée. Alors mes ennemis, réfléchissant que tout était perdu, si l'affaire se passait hors de leur diocèse, c'est-à-dire en un lieu où ils n'auraient plus droit de siéger, et peu confiants dans la justice, persuadèrent à l'archevêque que ce serait pour lui une grande honte que la cause fût déferée à un autre tribunal, et qu'il y aurait péril à me laisser échapper ainsi. Et aussitôt, courant trouver le légat, ils le firent changer d'avis et l'amènèrent malgré lui à condamner, sans examen, mon livre, à le brûler immédiatement sous les yeux du public et à prononcer contre moi-même la réclusion perpétuelle dans un monastère étranger. Ils disaient que, pour justifier la condamnation de mon livre, ce devait être assez que j'eusse osé le lire publiquement et le donner à copier¹ à plusieurs personnes sans avoir obtenu la permission du Pape ni celle de l'Église, et qu'il serait éminemment utile à la foi qu'un exemple prévînt pour l'avenir une telle présomption. Le légat n'était pas aussi instruit qu'il aurait dû l'être ; en toute chose, il se laissait guider par l'archevêque, comme l'archevêque par eux. Pressentant le résultat de ces intrigues, l'évêque de Châlons m'en avertit, m'engageant vivement à ne répondre à une violence évidente que par un redoublement de douceur. Cette violence si manifeste, disait-il, ne pouvait que tourner contre eux et revenir à mon avantage ; quant à la

réclusion dans un monastère, il n'y avait pas à s'en effrayer, sachant que le légat, qui n'agissait que par contrainte, ne manquerait pas, aussitôt après son départ, de me rendre ma pleine liberté. C'est ainsi que, mêlant ses larmes aux miennes, il me consola de son mieux.

Appelé au concile, je m'y rendis sur-le-champ ; et là, sans discussion, sans examen, on me força à jeter de ma propre main le livre au feu. Il fut brûlé au milieu d'un silence qui ne paraissait pas devoir être rompu, quand un de mes adversaires murmura timidement qu'il y avait trouvé écrite cette proposition que Dieu le Père est seul tout-puissant.

Abélard et Héloïse, *Correspondance*,
édition d'Édouard Bouyé, Folio classique, 2000.

Le Conte de Floire et Blanchefleur (milieu du XII^e siècle)

Le Conte de Floire et Blanchefleur, roman anonyme attribué à Robert d'Orbigny, raconte en couplets d'octosyllabes comment deux enfants, nés le même jour et élevés ensemble, verront leur amour triompher des obstacles dressés contre eux.

Le récit commence avec l'expédition du roi païen Felix, parti d'Espagne pour massacrer des chrétiens. Lors d'une attaque de pèlerins, est faite prisonnière une jeune femme enceinte dont le bien-aimé vient de mourir. À son retour, le roi la confie à sa femme pour en faire sa dame de compagnie. La reine, qui s'attache rapidement à cette femme de qualité, découvre qu'elles attendent chacune un enfant conçu le même jour : elles accoucheront donc le même jour, lors de la fête des Rameaux, la femme païenne d'un garçon, la chrétienne d'une fille. Tous deux reçoivent un nom en rapport avec la fête : Floire et Blanchefleur.

Le début du conte relate ainsi l'enfance et l'adolescence de ces deux enfants élevés ensemble dans la plus grande parité. Leur idylle croît avec le temps et l'étude, et s'accélère avec la lecture de livres d'amour. Le narrateur ici ne construit pas à proprement parler une seule scène de lecture, mais la déploie en suggérant les infinies variations de la répétition. Le jardin, lieu charmant qui sert de cadre à leur amour et qui redouble l'espace clos de l'école, favorise l'éveil amoureux des jeunes amants qui sont aussi beaux que lettrés. Si les lectures studieuses et les lectures érotiques

contribuent chacune à leur manière à les unir davantage, les secondes jouent un rôle décisif dans l'apprentissage de l'amour. À la différence d'autres récits médiévaux, les histoires amoureuses ne contribuent pas stricto sensu à la naissance de l'amour et à la formation du couple d'amants, car les deux jeunes gens s'aiment déjà ; mais elles favorisent la métamorphose de l'amour fraternel en amour érotique. En effet, elles les initient à l'amour en même temps qu'elles stimulent leur désir. La lecture érotique est ici envisagée comme une performance : en actualisant et en réalisant l'œuvre verbale, elle prépare l'accomplissement de l'acte sexuel par l'imitation. La lecture érotique se prolonge naturellement dans les plaisirs charnels, mais également dans le plaisir esthétique : leurs ébats amoureux trouvent un écho dans l'écriture de poésies lyriques que métaphorise encore le chant des oiseaux. Pratique littéraire et pratique érotique sont ici entrelacées pour souligner leur stricte équivalence comme leur complémentarité dans la formation des jeunes amants. L'on ne peut enfin que souligner l'égalité exceptionnelle des deux partenaires (dans l'éducation comme dans la relation amoureuse) de même que l'absence de toute réprobation morale de l'auteur.

Li pere ama molt son enfant, la mere plus u autre-tant. Livré l'ont a la damoisele, por çou qu'ele estoit sage et bele, a norrir et a maistroier, fors seulement de l'alaitier. Une paiienne l'alaitoit, car lor lois l'autre refusoit. El le nourri

Le père adorait son fils, et la mère tout autant, sinon plus. Comme la chrétienne était belle et pleine de qualités, ils le lui confièrent à élever et à éduquer, mais non à allaiter¹ : c'était une paiienne qui l'allaitait, car leur religion interdisait que ce fût la chrétienne. La chrétienne sut élever le garçon avec beaucoup de douceur et elle prenait soin de lui

molt gentement et garda ententivement plus que sa fille, et ne savoit le quel des deus plus cier avoit. Ensamble nori les enfans tant que cascuns ot bien deus ans ; onques ne lor sevrà mangier ne boire, fors seul l'alaitier. Ensamble en un lit les coucoit, andeus paissoit et abevroit.

Quant cinc ans orent li enfant, molt furent bel et gent et grant. De lor aé en nule terre plus biaus enfans n'esteüst querre. Quant li rois vit son fil si bel de son eage damoisel et aperçut que sot entendre, a letres le vaut faire aprendre. Gaidon l'a commandé, un mestre ; miudres de lui ne pooit estre. Ses parens ert, de sa maison ; fondés des ars Gaides ot non. Li rois commande son enfant qu'il aprengé, et cil en plourant li respont : « Sire, que fera Blanceflors ? Et dont n'aprendra ? Sans

plus encore que de sa propre fille ; elle n'aurait su dire lequel des deux elle préférerait. Elle les éleva ensemble jusqu'à ce qu'ils eussent deux ans accomplis. À l'exception de l'allaitement, elle ne leur donna jamais séparément à manger ni à boire. Elle les couchait dans le même lit, les nourrissait et les faisait boire tous les deux ensemble.

À cinq ans, ce furent de fort beaux enfants, gracieux et pleins de charme. Il eût été vain d'aller chercher où que ce fût de plus beaux enfants de cet âge. Quand le roi vit que son fils était pour son âge un si bel enfant et qu'il se rendit compte de son intelligence, il voulut lui faire apprendre à lire. Il le confia à Guédon, un maître — le meilleur du monde —, qui était de ses parents et de ses familiers. Guédon était renommé pour son érudition dans les arts libéraux¹. Le roi dit à son fils qu'il va devoir étudier et lui, en pleurant, lui répond :

— Seigneur, et Blanchefleur, que fera-t-elle ? Ne va-t-elle pas étudier ? Sans

li ne puis jou pas aprendre ne ne saroié lechon rendre. »
Li rois respont : « Por vostre amor ferai aprendre Blanceflor. »

Es les vos andeus a l'escole. Molt delivre orent la parole. Cascuns d'aus deus tant aprendoit pour l'autre que merveille estoit. Li doi enfant molt s'entraoient et de biauté s'entresambloient. Nus d'aus deus conseil ne savoit de soi quant l'autre ne veoit. Au plus tost que souffri Nature ont en amer mise lor cure. En aprendre avoient boin sens, du retenir millor porpens. Livres lisoient paienors u ooient parler d'amors. En çou forment se delitoient, es engiens d'amor qu'il trovoient. Cius lires les fist molt haster en autre sens d'aus entramer que de l'amor de noureture qui lor avoit esté a cure.

Ensemble lisent et aprendent, a la joie d'amor entendent. Quant

elle, impossible que j'étudie et que j'apprenne à lire¹ !

— Par amour pour vous, répond le roi, je lui ferai faire des études à elle aussi.

Les voilà tous deux à l'école. Ils pouvaient s'y entretenir tout à leur aise. Chacun des deux progressait si bien grâce à l'autre que c'en était surprenant. Les deux enfants s'aimaient beaucoup, et ils rayonnaient d'une même beauté. Aucun des deux ne pouvait rien faire en l'absence de l'autre. Aussitôt que Nature le permit, ils mirent toute leur ardeur à s'aimer : ils apprenaient avec intelligence et s'appliquaient de leur mieux à retenir. Ils lisaient des livres païens où ils entendaient parler d'amour². Ce qui leur plaisait particulièrement, c'étaient les ruses d'amour qu'ils y trouvaient. Grâce à ces lectures, ils en arrivèrent très vite à s'aimer d'un amour d'une autre nature que l'attachement fraternel qui les avait animés jusque-là.

Ils lisent et étudient ensemble, n'aspirant qu'à la joie d'amour. Quand

il repairent de l'escole, li uns baise l'autre et acole. Ensamble vont, ensamble viennent, et lor joie d'amor maintiennent. Un vergier a li peres Floire u plantee est li mandegloire, toutes les herbes et les flours qui sont de diverses coulours. Flouri i sont li arbrissel, d'amors i cantent li oisel. La vont li enfant deporter cascun matin et por disner. Quand il mangeoient et bevoient, li oisel deseure aus cantoient. Des oiselés oënt les cans, çou est la vie as deus enfans. Quant ont mangié, si s'en revont, molt grant joie par voie font. Et quant a l'escole venoient, lor tables d'yvoire prenoient. Adont lor veïssiés escrire letres et vers d'amours en cire ! Lor graffes sont d'or et d'argent dont il escrient soutiument. Letres et salus font d'amours du cant des oisiaus et des flours. D'autre

ils rentrent de l'école, ils échangent des baisers et se tiennent par le cou. Ils sont inséparables et s'adonnent au plaisir d'aimer. Le père de Floire a un jardin où est plantée la mandragore, ainsi que toutes les herbes et les fleurs des plus diverses couleurs. Les arbres y sont fleuris et les oiseaux y chantent des chants amoureux¹. C'est là que chaque matin ainsi qu'à l'heure du dîner les enfants vont jouer.

Tandis qu'ils buvaient et mangeaient, au-dessus de leurs têtes les oiseaux chantaient. Écouter le chant des petits oiseaux, voilà l'existence que mènent les deux enfants ! Après avoir mangé, ils s'en retournaient en gambadant joyeusement. Arrivés à l'école, ils prenaient leurs tablettes d'ivoire². Ah ! si vous les aviez vus graver dans la cire lettres et poèmes d'amour ! Leurs stylets, avec lesquels ils écrivaient joliment, étaient d'or et d'argent. Ils composaient des lettres et des saluts d'amour³, où il était question de chants d'oiseaux et de fleurs. Rien

cose n'ont il envie, molt par
ont glorieuse vie.

En seul cinc ans et quinze
dis furent andoi si bien apris
que bien sorent parler latin
et bien escrire en parkemin,
et consillier oiant la gent en
latin, que nus nes entent.

d'autre pour eux n'a d'at-
trait. Ils mènent une bien
radieuse existence !

En à peine cinq années
ils furent tous deux si bien
formés qu'ils surent parfait-
ement parler latin et écrire
sur le parchemin. Ils pou-
vaient s'entretenir en latin
devant tout le monde sans
que personne les comprît¹.

© Traduction de Jean-Luc Leclanche,
Honoré Champion, collection « Champion classiques »,
2003, v. 177-270.

CHRÉTIEN DE TROYES

Yvain ou le Chevalier au lion

(écrit entre 1176 et 1181)

Yvain ou le Chevalier au lion, roman courtois arthurien en vers octosyllabiques de Chrétien de Troyes composé à la fin du XII^e siècle, raconte comment le héros éponyme, après avoir épousé celle qu'il aime, Laudine, la quitte pourtant pour accomplir son destin de chevalier. Celle-ci met toutefois une condition à son départ : que son absence ne dure qu'un an. Mais Yvain oublie ce délai et quand il réalise qu'il est trop tard, sombre dans la folie. Il cherche ensuite non tant à reconquérir le cœur de sa dame qu'à obtenir son pardon en devenant un chevalier errant au service de nobles causes. Accompagné d'un lion auquel il est venu en aide dans le combat qui opposa le fauve à un serpent, Yvain poursuit sa quête aventureuse jusqu'aux portes du château de Pesme-Aventure, dans lequel il est reçu fort peu courtoisement. Le preux chevalier est alors confronté à une réalité brutale et stupéfiante : dans un atelier sont exploitées trois cents jeunes filles qui travaillent dans la plus extrême pauvreté pour le seigneur du lieu. Cet épisode réaliste (on le considère souvent comme la première évocation de la condition ouvrière salariée de la littérature) n'est pourtant pas exempt de la merveille, le merveilleux médiéval : ces prisonnières constituent un tribut payé après une guerre perdue contre deux netuns (deux figures diaboliques malfaisantes), qui exercent désormais leur emprise sur le château. La scène qui suit contraste violemment avec ce sombre tableau : Yvain pénètre plus avant dans le château

enchanté jusqu'au verger où il découvre un tout autre spectacle, cette fois-ci enchanteur : une très belle jeune fille lisant un livre à ses parents. Cette scène de lecture laisse oublier l'espace d'un instant le malaise qu'a suscité l'épisode précédent : le décor idyllique, le bonheur qu'inspire cette lecture dans sa dimension auditive ici, la dimension érotique de la jeune fille ; tout concourt à faire de cette vision un véritable tableau à la fois pour Yvain, mais également pour le lecteur, dont la position de spectateur est redoublée encore dans le texte par celle des parents qui contemplant leur fille. Aussi le texte qu'elle lit à haute voix est-il occulté au seul profit de la grâce de la lectrice. Cette scène semble à ce titre inviter le chevalier à l'amour, comme le suggère clairement le narrateur. Mais elle demeure profondément ambivalente : d'une part, les seigneurs sont allongés sur des draps de soie qui ne peuvent qu'évoquer le labeur des tisseuses retenues prisonnières, insinuant ainsi que ce couple exploite sciemment les jeunes filles. De l'autre, la lectrice, érotisée par le décor, son activité de lecture et sa beauté extraordinaire, représente une tentation pour Yvain : oubliera-t-il Laudine, son épouse légitime ? La tentation est d'autant plus grande que le père de la jeune fille proposera au chevalier, une fois qu'il aura vaincu les deux diables, d'épouser sa fille. Mais Yvain repoussera l'offre et finira par obtenir le pardon de son épouse.

La mise en abyme de la lecture, demeurée célèbre et reprise dans la littérature médiévale, souligne avant tout le plaisir de lire. Mais elle fait aussi peut-être retour, en une sorte de clin d'œil, au poète lui-même, qui se refuse à nommer le livre que la jeune fille tient entre les mains.

Scènes de lecture

De saint Augustin à Proust

La lecture n'a pas toujours été une activité solitaire : elle s'est longtemps pratiquée à voix haute, de manière collective, et, partagée dans les salons ou les jardins, fut un élément majeur de la sociabilité. La lecture est une rencontre : entre un lecteur, un texte et un auteur ; mais aussi entre plusieurs lecteurs qui confrontent leurs interprétations. La frontière entre l'écrit et l'oral s'estompe : la lecture vocalise le texte écrit et le prolonge par la conversation, voire la relation amoureuse.

Cette anthologie regroupe une soixantaine de textes (très connus comme rares, français et étrangers) illustrant les différentes manières de lire : les rapports à l'objet-livre, à l'activité de lecture (rêverie, réflexion, méditation...) et au corps du lecteur. Car le plaisir de lire n'est pas seulement intellectuel mais aussi sensuel. On passe progressivement d'une lecture sacrée à une lecture profane, et d'une lecture édifiante à une lecture dangereuse – celle des romans, longtemps accusés de favoriser le vice de la curiosité.

À l'heure où la lecture subit de profondes mutations, ces textes sont autant de témoignages d'une activité qui traverse les siècles et questionne notre rapport à la tradition et à l'altérité.

Avec huit illustrations en couleurs, et huit en noir et blanc.



Scènes de lecture
Collectifs Gallimard

Cette édition électronique du livre
Scènes de lecture de Collectifs Gallimard
a été réalisée le 22 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070467099 - Numéro d'édition : 290078).
Code Sodis : N76868 - ISBN : 9782072634437.
Numéro d'édition : 290080.